

un aplomb inouï, avec un sang-froid prodigieux... Je vous assure que le misérable n'en est pas à son coup d'essai !... Il nous donnera du fil à retordre.

Le juge d'instruction, très contrarié de peu de résultats de son enquête, baissait la tête et fronçait les sourcils.

—A demain, messieurs, dit-il au chef de la sûreté et au commissaire aux délégations. Je vais étudier l'affaire à tête reposée... Prenez de votre côté les mesures qui vous sembleront utiles...

Dix minutes plus tard, le commissaire aux délégations et le chef de la sûreté se trouvaient ensemble dans le cabinet de ce dernier à la préfecture de police.

—Quelle est votre opinion sur tout ceci ? demanda le commissaire.

—La situation me semble embarrassante... Nous sommes en face d'un crime mystérieux, auquel une grande famille doit se trouver mêlée.

—Le tombeau Kourawieff, au Père-Lachaise, était un lieu de rendez vous où s'échangeaient certainement des communications importantes ; on y déposait en outre des correspondances secrètes... Le tabernacle ouvert et des traces de doigts imprimées sur la poussière intérieure le démontrent jusqu'à l'évidence.

—L'homme assassiné portait à la vérité sur le bras des tatouages fournissant la preuve d'un humble origine, mais la finesse de son linge, le luxe relatif de ses vêtements, permettent de supposer qu'il était riche, ou du moins qu'il agissait pour le compte des personnes riches...

—Cet homme, ainsi que la seconde victime, la malheureuse femme trouvée dans le tombeau, devaient posséder un secret qu'une tierce personne avait intérêt à leur arracher... Cette personne est certainement l'assassin...

—Le jeune homme blond, au pince-nez ?

—Sans doute.

—Peut-être n'était-il qu'un agent payé...

—Non. Un agent payé n'arrive pas à ce degré de perfection dans le crime... L'assassin travaillait pour son propre compte, je l'affirme, et le vol n'était point son but, puisque les victimes n'ont pas été dépouillées... Donc le mobile dont je vous parlais tout à l'heure est le seul admissible... Ceci rendra nos recherches bien difficiles...

—Ah ! répondit le commissaire, les criminels, malgré toute leur adresse, finissent un jour ou l'autre par se laisser prendre... On ne pense pas à tout...

—Aussi ne vais-je rien négliger... Les plus fins limiers de la brigade seront lancés avant une heure sur tous les points de Paris avec le signalement de l'assassin... signalement, par malheur, bien incomplet, car il n'en restera rien si le scélérat se fait couper les cheveux, raser les favoris, et cesse de porter un pince-nez...

—N'êtes-vous point d'avis d'expédier un agent à Calais, avec la photographie de l'homme assassiné ?

—Je le ferai certainement, car je désespérerai du succès de nos recherches jusqu'au moment où l'identité des victimes sera reconnue...

Le chef de la sûreté frappa sur un timbre, fit appeler des agents à la tête desquels se trouvaient Jodelet et Martel et leur donna des ordres, puis, après avoir expédié les affaires courantes, il s'en alla dîner avec le commissaire aux délégations.

XXVI

En quittant Verdier et Lartigues, c'est-à-dire le faux abbé Meyriss et le Belge Thermis, Maurice, le front radieux, la lèvre souriante, enchanté de lui-même et regardant comme un fait accompli la réalisation de ses rêves les plus ambitieux, était allé déjeuner dans un restaurant du boulevard, puis avait regagné son appartement de la rue de Navarin.

Malgré sa gaieté, il éprouvait un sentiment d'inquiétude qu'il ne parvenait point à chasser.

Toute réflexion faite, je n'ai point sujet de m'alarmer... — Je défie les plus malins policiers du monde

de deviner en moi l'homme blond dont ils trouveront le signalement à chaque pas dans leur double enquête.

—Comment arriveraient-ils à supposer d'ailleurs que les deux meurtres ont été commis par la même personne ?... — Ils s'agitèrent énormément, feront beaucoup de bruit, mais peu de besogne, et ne verront goutte dans une obscurité que j'ai su rendre impénétrable...

Maurice, rassénéralé complètement par ces dernières réflexions, prit son chapeau, mit ses gants et sortit.

Il descendit la rue des Martyrs, prit la rue Le Pelletier et gagna le boulevard.

A la hauteur de Tortoni il se trouva en face d'un jeune homme très élégant qui lui tendit la main en s'écriant :

—Ah ! c'est vous, cher... — Comment ça va ? — Il y a des siècles qu'on ne vous a vu... — Qu'est-ce que vous devenez ?

—Je pioche beaucoup, — répondit Maurice.

—Toujours au même journal, le *Scorpion* ?...

—Toujours.

—Du reportage, alors ?

—Oui, mais en dehors du reportage je m'occupe d'œuvres sérieuses... — Je veux faire du théâtre... —

Je prépare un drame, quelque chose de très corsé... —

J'y ai travaillé d'arrache-pied la nuit dernière... —

ajouta cyniquement le misérable.

—Parfait ! nous irons vous applaudir... nous vous ferons un succès monstre !... Ah ! vous réussirez... vous êtes sympathique à tout le monde... — Mais dites donc, cher, le travail ne prend pas entièrement vos journées et vos nuits ?...

—Certes non, et si nous ne nous sommes point rencontrés ces temps derniers, c'est bien par l'effet du hasard, car je vais presque tous les soirs au théâtre...

—Je n'y suis pas allé, moi, depuis plusieurs jours.

—Dites donc, cher, êtes-vous libre ?

—Comment l'entendez-vous ? — demanda Maurice en souriant.

—J'entends, libre d'accepter une invitation à dîner ?

—Pour quand ?

—Pour aujourd'hui.

—Ah ! diable ! voilà qui se trouve mal, mon cher d'Arfeuille... — fit Maurice en mordant sa moustache.

—Comment et pourquoi ?

—J'accepterais avec le plus grand plaisir votre invitation, si je n'avais pris un engagement pour le dîner et la soirée avec un ami.

—Lâchez-le pour ce soir, remettez cela à demain et venez faire la fête avec nous... — On s'amusera, parole d'honneur !... Je vous présenterai à un jeune russe dont j'ai fait connaissance aux eaux de Tépitz et à d'autres stations thermales, et qui vient passer deux ou trois ans à Paris, pour y mener la grande vie... — Vous trouverez là le petit baron Pascal de Landilly, Grivelle, de Thomeray, d'autres encore, de charmants garçons, très sympathiques. Bref, nous serons une vingtaine... — Après le dîner, on taillera un petit bac... — Décidez-vous... — Nos amis seront enchantés de vous voir... — Allez décommander votre dîner tandis que j'irai, moi, m'entendre avec Brébant pour le menu du mien... — Est-ce chose convenue ?

—Eh bien ! oui, répondit-il. C'est convenu...

—Bravo ! vous êtes un homme charmant...

—A quelle heure le rendez-vous ?

—A huit heures moins cinq minutes, car à huit heures précises les huîtres vertes de Marennes seront servies sur table, avec escorte de château-d'Yquem sec frappé, précédant les potages bisques et tortue...

—Je serai exact...

Les jeunes gens échangèrent une nouvelle poignée de main et se séparèrent.

XXVII

Lartigues ou le Belge Thermis, comme il nous plaira de l'appeler, en sortant déguisé et absolument méconnaissable de chez Verdier avait pris, nous le savons, l'omnibus des boulevards et n'était descendu qu'au point d'arrivée, c'est-à-dire à la Madeleine.

Son intention était de trouver un petit hôtel tout meublé et immédiatement habitable, soit à vendre, soit à louer.

Il s'engagea dans le faubourg Saint-Honoré à la recherche de son *desideratum*, Verdier, qui connaissait Paris sur le bout du doigt, lui ayant indiqué ce quartier comme l'un des moins exposés aux investigations de la police, en raison de la fortune habituellement ronde et des mœurs généralement paisibles de ses habitants.

Après avoir battu ce quartier pendant deux heures, Lartigues aperçut, rue de Suresnes, un écriteau placé sur une porte

Cet écriteau donnait l'indication suivante :

PETIT HOTEL A LOUER MEUBLÉ

S'adresser rue Tronchet, no***

—Voilà qui fera très vraisemblablement mon affaire se dit le gredin émérite.

Et, sans perdre une minute, il se rendit au numéro indiqué.

L'immeuble de la rue Tronchet appartenait au même propriétaire que le petit hôtel de la rue de Suresnes.

Le concierge était chargé de répondre aux personnes se présentant comme locataires.

Lartigues demanda à visiter.

Son apparence étant celle d'un amateur sérieux, et la perspective d'un *denier à Dieu* possible, sinon certain, ne manquant point de charme, le concierge se mit de la meilleure grâce du monde à sa disposition. Tous deux gagnèrent la rue de Suresnes, très voisine on le sait, de la rue Tronchet.

L'hôtel, situé entre une cour minuscule et un jardin lilliputien, était, en effet, fort petit.

Il se composait d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage surmonté d'une terrasse à l'italienne, entourée d'une balustrade de tuiles cintrées superposées.

Au rez-de-chaussée trois pièces seulement, et trois pièces au premier étage.

Les cuisines se trouvaient au sous-sol.

Le mobilier, déjà ancien, était bien conservé et suffisamment confortable, mais sans le moindre luxe.

Le jardinet, malgré ses dimensions plus que restreintes, renfermait deux platanes d'une belle venue, qui devaient en été donner une ombre épaisse et qui joignaient leurs feuillages à ceux des grands arbres d'une propriété de la rue de la Ville-l'Evêque, séparée des dépendances de l'hôtel de la rue de Suresnes par une muraille haute de quatre mètres environ.

Dans une encoignure de la muraille se trouvait, presque cachée sous de vieux lierres, une petite porte fermée par de lourds verrous et par une massive serrure.

En faisant le tour du jardin pour se rendre compte de toutes choses, Lartigues aperçut cette ouverture et s'arrêta.

—Tiens ! tiens ! dit-il en soulevant à demi le manteau de lierre dont les feuilles larges et luisantes formaient un rideau naturel. Il y a là une porte ?

—Oui, monsieur... Mais elle est condamnée...

—Parbleu ! je le pense bien !... Le fait n'en est pas moins surprenant ! Expliquez-moi, je vous prie, par suite de quelles circonstances il existait une communication entre cette propriété et la voisine...

—Par une circonstance bien simple, monsieur... Mon patron propriétaire du petit hôtel que vous visitez et qu'il habitait autrefois, possède aussi l'immeuble contigu, mais situé rue de la Ville-l'Evêque... Tout naturellement il avait fait percer une porte et s'était partagé d'ici, on a condamné la porte, en posant les verrous que vous voyez et qui sont solides...

—Par qui la maison contiguë est-elle habitée ?

—Par Mme Dubief...

—Qu'est-ce que c'est que Mme Dubief ?

—Une institutrice... Elle a fait de l'hôtel, qui est très vaste, un pensionnat de jeunes filles... Oh ! un pensionnat honorablement connu... tout ce qu'il y a de plus chic...

—Ça m'est égal... je n'ai point de filles à mettre en pension... Rien n'empêcherait, je suppose, si nous